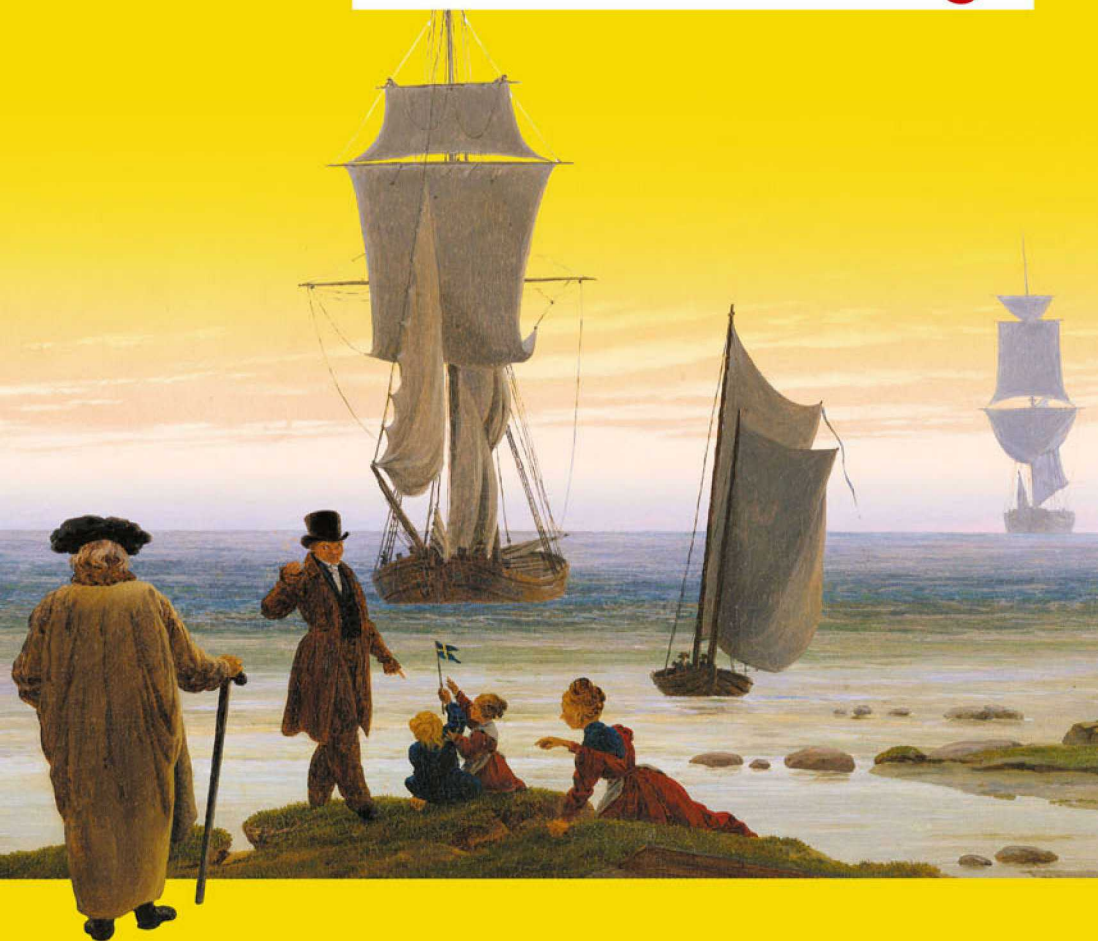


ALAIN
CORBIN

**Le territoire
du vide**

**L'Occident et
le désir du rivage**



Champs histoire

ALAIN CORBIN

Le territoire du vide

À l'aube du XVIII^e siècle, les colères de l'océan accentuent la répulsion inspirée par les grèves désertes et lugubres. Nulle part, excepté dans l'œuvre de rares individus, ne se dit l'admiration pour l'espace infini des flots ; nulle part ne s'exprime le désir d'affronter la puissance des vagues, de ressentir la fraîcheur du sable.

C'est entre 1750 et 1840 que s'éveille puis se déploie le désir collectif du rivage. La plage alors s'intègre à la riche fantasmagorie des lisières ; elle s'oppose à la pathologie urbaine. Au bord de la mer, mieux qu'ailleurs, l'individu se confronte aux éléments, jouit de la sublimité du paysage.

Le long des grèves septentrionales, l'alternance du flux et du reflux, le spectacle d'un peuple de « petits pêcheurs », simple, héroïque et redoutable, conduisent l'errance et la rêverie. Dans le saisissement de l'immersion, qui mêle le plaisir et la douleur de la suffocation, s'élabore une façon neuve d'appréhender son corps.

Alain Corbin, dont l'œuvre est traduite en une quinzaine de langues, est professeur émérite à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne. Spécialiste de l'histoire des sens, il est notamment l'auteur des *Filles de noce*, du *Monde retrouvé de Louis-François Pinagot* et du *Miasme et la Jonquille*, tous disponibles dans la collection Champs.

En couverture : Caspar David Friedrich,
Les Âges de la vie (détail), huile sur toile,
vers 1834, Museum der bildenden Künste, Leipzig.
© BPK, Berlin, Dist. RMN / Ursula Gerstenberger.

Flammarion

LE TERRITOIRE DU VIDE

DU MÊME AUTEUR
DANS LA MÊME COLLECTION

L'Avènement des loisirs, 1850-1960.

Les Cloches de la terre. Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIX^e siècle.

Les Filles de noce. Misère sexuelle et prostitution au XIX^e siècle.

L'Harmonie des plaisirs. Les manières de jouir du siècle des Lumières à l'avènement de la sexologie.

Le Miasme et la Jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIII^e-XIX^e siècles.

Le Monde retrouvé de Louis-François Pinagot.

Le Temps, le désir et l'horreur. Essais sur le XIX^e siècle.

Le Village des cannibales.

Alain Corbin

LE TERRITOIRE DU VIDE

L'Occident et le désir du rivage
(1750-1840)

Champs histoire

Cet ouvrage a paru dans la Collection historique des éditions Aubier, fondée par Paul Lemerle, alors qu'elle était dirigée par Maurice Agulhon et Bernard Guenée.

Aubier, Paris, 1988.
© Éditions Flammarion, Paris, 1990.
ISBN : 978-2-0812-6103-7

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS

Les spécialistes d'histoire culturelle savent aujourd'hui étudier les institutions, les objets, les pratiques mais ils n'osent aborder les dispositifs affectifs dont seule la connaissance conférerait un sens à leurs patientes et fructueuses recherches.

C'est qu'en ce domaine, le statut du document et la validité de la preuve posent des problèmes d'une particulière acuité. Procéder à des études de cas, c'est risquer la non-représentativité, l'induction hâtive, la dérisoire constitution d'un florilège insignifiant; se cantonner au sein d'une élite inventive, même pour qui veille à ne pas négliger les emprunts et la circulation sociale des émotions, c'est réduire à l'excès le territoire de l'historien; effectuer une lecture naïve, laisser monter le sens des documents les plus minuscules, se dégager de l'a priori, refuser d'adopter la position du démiurge, c'est dériver loin des grandes analyses du cours de l'histoire, s'écarter de l'herméneutique, d'autant plus impérative qu'on la chausse de gros sabots.

Tout compte fait, le plus grave à mes yeux n'en demeure pas moins l'anachronisme psychologique. Le pire, c'est la tranquille, abusive et aveugle certitude de la compréhension du passé. Délimiter les contours du pensable, repérer les mécanismes de l'émotion nouvelle, la genèse des désirs, la manière dont, en un temps donné, s'éprouvent les souffrances et les plaisirs, décrire l'habitus, retrouver la cohérence des systèmes de représentations et d'appréciation constitue l'indispensable. Il n'est pas d'autre moyen de connaître les

8 *Avant-propos*

hommes du passé que de tenter d'emprunter leurs regards, de vivre leurs émotions; seule une telle soumission permet ainsi de recréer le désir du rivage, qui monte et se propage entre 1750 et 1840.

**L'IGNORANCE
ET LES BALBUTIEMENTS
DU DÉSIR**

CHAPITRE I

LES RACINES DE LA PEUR ET DE LA RÉPULSION

L'époque classique, à de rares exceptions près ¹, ignore le charme des plages de la mer, l'émotion du baigneur qui affronte les vagues, les plaisirs de la villégiature maritime. Une chape d'images répulsives gêne l'émergence du désir du rivage. La cécité comme l'horreur s'intègrent à un système global d'appréciation des paysages naturels, des phénomènes météorologiques et des impressions cénesthésiques dont la configuration se dessine peu à peu depuis la Renaissance ². Bien comprendre la genèse des lectures et des pratiques nouvelles du paysage littoral qui s'opère vers 1750 implique de saisir au préalable la cohérence du faisceau de représentations qui fonde la répulsion *.

A – Le récipient abyssal des débris du déluge.

L'interprétation de la Bible, notamment celle de la *Genèse*, des *Psaumes* et du *Livre de Job*, marque profondément les représentations de la mer ³. Le récit de la Création et celui du déluge colorent chacun de traits spécifiques l'imaginaire collectif. La *Genèse* impose la vision du « Grand Abyrne », lieu de mystères insondables ⁴; masse liquide sans repères, image de l'infini, de l'insaisissable sur laquelle, à l'aube de la Création, flottait l'esprit de Dieu ⁵. Cette étendue palpi-

* Pour plus de précision, voir les « considérations de méthode », *infra*, pp. 321-322.

tante, qui symbolise, mieux, qui constitue l'inconnaissable est en soi terrible. Il n'y a pas de mer dans le jardin d'Éden. L'horizon liquide à la surface duquel l'œil se perd ne peut s'intégrer au paysage clos du paradis. Vouloir pénétrer les mystères de l'océan, c'est frôler le sacrilège, comme vouloir percer l'insondable nature divine; saint Augustin, saint Ambroise et saint Basile se sont plu à le répéter⁶.

Cet élément indomptable manifeste l'inachèvement de la Création. L'océan constitue la relique de cette substance primordiale indifférenciée qui avait besoin, pour devenir nature créée, de se voir imposer une forme. Ce règne de l'inachevé, vibrant et vague prolongement du chaos, symbolise le désordre antérieur à la civilisation. La conviction affleure que dans les temps prédiluviens déjà, l'océan rageur n'était que difficilement contenu dans ses bornes⁷. Il inspire du même coup une profonde répulsion, car l'âge classique paraît ignorer la tentation du retour au ventre créateur, le désir de l'engloutissement qui tenaillera les romantiques.

Puisque la Création s'est opérée en fonction de l'homme qui en constitue, tout à la fois, le but et le centre⁸, ce vestige privé de forme lui demeure étranger. Une créature façonnée à l'image de Dieu ne saurait établir son séjour en dehors du jardin ou de la cité⁹. Le texte mosaïque ne mentionne d'ailleurs que les créatures des airs et des champs; les espèces marines, englouties dans l'ombre mystérieuse de l'abîme, ne peuvent être désignées par l'homme et, par conséquent, elles échappent à sa domination.

Plus prégnant encore, le récit du déluge. L'océan apparaît alors, selon les auteurs, comme l'instrument de la punition et, dans sa configuration actuelle, comme la relique de la catastrophe. Selon la cosmologie mosaïque en effet, il existe deux grandes étendues d'eau, celle qui occupe le bassin des mers et celle qui se tient dans la voûte du ciel. Le créateur en les séparant a dessiné une double ligne de partage: le littoral, qui définit les domaines respectifs de la mer et de la terre; la ligne des nuages, mouvant *limes* établi entre l'eau du ciel et l'atmosphère que l'homme respire; or, les avis se partagent lorsqu'il s'agit de déterminer lequel de ces deux abîmes a submergé la terre antédiluvienne¹⁰.

De toute manière, l'océan parle aux âmes pieuses. Ses grondements, ses mugissements, ses colères abruptes peuvent

être perçus comme autant de rappels de la faute des premiers hommes, voués à l'engloutissement; son seul bruit, comme une invitation permanente au repentir, une incitation à suivre la voie droite.

Le déluge figure un retour temporaire au chaos; cette restauration des flots sans rivages hante les esprits cultivés de la Renaissance. L'invasion des eaux constitue un thème pictural majeur dont on peut suivre l'évolution du plafond de la Sixtine à l'évocation de l'océan hivernal par Nicolas Poussin ¹¹. Les poètes français de la fin du XVI^e siècle, notamment du *Bartas* dans sa *Sepmaine*, s'attardent avec complaisance sur le récit de la catastrophe ¹². Cent ans plus tard, celle-ci se tient au cœur du débat suscité par les grandes théories de la terre. C'est que, sans le déluge, l'histoire du globe, son modelé apparaîtraient alors totalement incompréhensibles.

Il convient de s'attarder quelque peu sur ces cosmogonies ¹³, analysées, le plus souvent, dans la stricte perspective d'une histoire des sciences; elles permettent de saisir sur le vif le lien qui se noue entre l'évocation savante de la grande catastrophe passée et l'appréciation du paysage. La *Théorie de la Terre* de Thomas Burnet revêt, à ce propos, une importance particulière. Ce livre, auquel on ne manquera pas de se référer tout au long du XVIII^e siècle, se révèle à la fois passéiste et prémonitoire. Il est contemporain de l'essor de la théologie naturelle qui, bientôt, va modifier les images de la mer et de ses rivages; en outre, il annonce la mutation dans l'ordre de l'esthétique qui conduira à goûter les horribles beautés.

Selon le théoricien britannique, le Paradis, puis la terre antédiluvienne habitée par Adam et tous ses descendants au lendemain de la Faute, ne comportait pas de mer; les hommes vivaient tous sur un même continent. La surface de ce globe primitif évoquait la douceur d'une plage. « La face de la Terre avant le déluge était douce, régulière et uniforme, sans montagnes et sans mer... elle avait la beauté de la Jeunesse et de la Nature en fleurs, fraîche et féconde, et pas une ride, cicatrice ou cassure sur tout le corps; pas de rochers ni de montagnes, pas de trous caverneux, pas d'entailles béantes... L'air était calme et serein » ¹⁴; la terre antédiluvienne ignorait l'ouragan. Un

éternel printemps y régnait comme au temps de l'âge d'or évoqué par Virgile.

Lors du déluge, Dieu ouvrit le grand abîme des eaux; un second chaos universel s'étendit sur les ténèbres et les brouillards de la terre. La mer en tempête, elle-même, ne saurait fournir une suffisante image de ce tumulte cosmique, le retrait des eaux, ordonné par Dieu, se prolongea longtemps; longtemps l'océan diluvien continua de s'engouffrer dans les cavernes souterraines. La mer actuelle n'est que ce grand abîme à nouveau enchaîné par Dieu; son bassin, ses littoraux, les montagnes qui le délimitent datent du déluge; ils constituent « le plus effroyable spectacle offert par la Nature »¹⁵.

De ce fait, selon toute probabilité, le fond de la mer revêt un aspect chaotique, comme le laisse d'ailleurs ressentir la localisation anarchique des îles. Si ce sol horrible et monstrueux venait à se découvrir, les hommes veraient se déployer sous leurs yeux la cavité la plus difforme de la terre. « Si profonde, creuse, énorme; si fracturée, si désordonnée, si déformée et monstrueuse en tout. De quoi stimuler notre imagination. De quoi nous demander, avec étonnement, comment tel phénomène advint dans la Nature [...] »¹⁶.

La ligne des rivages n'est en fait qu'une ruine; ce qui explique son irrégularité et la disposition incompréhensible des récifs qui la bordent; inutile d'y chercher une quelconque ordonnance. Radicalement inesthétiques, la mer et ses bords ne peuvent, en bonne théologie, dater de la Création; ils ne sauraient résulter du travail originel de la Nature. L'océan n'est qu'un récipient abyssal de détritits; tout au plus peut-on admettre qu'il dessine le moins laid des paysages qui pouvaient résulter du retour temporaire du chaos¹⁷.

La *Nouvelle théorie de la Terre* de William Whiston, qui eut elle aussi un grand retentissement, se réfère à un système d'appréciation assez proche de celui de Burnet, bien que l'interprétation du déroulement de l'histoire du globe apparaisse fort différente dans l'un et l'autre livre. Selon Whiston, la terre primitive ressemblait beaucoup à la terre actuelle; elle comportait un océan, salé lui aussi, et agité de faibles marées; mais cet océan ne séparait pas les hommes, alors réunis sur un unique continent; sa

configuration était différente et son ampleur moindre que celle des mers actuelles; en outre, il ne connaissait pas la tempête.

Au XVI^e ou au XVII^e siècle de la Création, les fontaines du ciel s'ouvrirent, provoquant un déluge universel qui bouleversa la structure du globe. Whiston propose toutefois de la catastrophe une image plus apaisée que ne le fait Burnet. Durant les quarante jours, les eaux qui submergeaient les terres demeurèrent assez calmes, afin d'éviter le naufrage de l'arche. Lors du retrait de l'océan diluvien, les côtes des continents, désormais séparés, se dessinèrent dans leur complexe découpe. Les eaux, plus profondes en leur centre qu'autrefois, restèrent agitées de terribles tempêtes. Pour Whiston comme pour Burnet, les océans sont donc bien des vestiges diluviens; mais la catastrophe n'a fait, selon le premier, que modifier l'assiette, la physionomie et le littoral de l'océan primitif¹⁸.

Jusque vers 1840, les catastrophes marines demeureront au centre de l'histoire naturelle de la terre, puis de la géologie; il nous faudra y revenir. Certains savants assureront très tardivement la défense du récit de la *Genèse*; en 1768 encore, Alexander Cattcott dans son *Traité sur le Déluge*, commente pas à pas la version mosaïque qu'il juge pleinement satisfaisante¹⁹. Comme la plupart des défenseurs du texte biblique qui écrivent au XVIII^e siècle, il appuie son argumentation sur les nouveaux récits diluviens recueillis chez les peuples de l'Antiquité, assyrien, perse, babylonien, égyptien, grec et latin. Il se réfère même aux traditions de l'Inde et de la Chine. A son avis, les sables des rivages, les blocs erratiques que l'on trouve sur certaines plages ainsi que les gouffres naturels ne pourraient s'expliquer sans référence au déluge.

Au lendemain de la Révolution française, quand les théories de Burnet, de Woodward et de Whiston, jugées passées, auront été abandonnées, il se trouvera une nouvelle génération de savants « catastrophistes » pour soutenir, avec d'autres arguments et dans un contexte scientifique différent, l'exactitude du texte sacré²⁰. Ainsi, selon Richard Kirwan²¹, le caractère abrupt des côtes de l'Irlande, de l'Écosse et des îles qui les frangent résulte du choc du grand océan austral, dont l'incursion causa la catastrophe. A en croire cet auteur,

l'air qui infecte la terre résulte, lui aussi, du déluge; il constitue le malodorant vestige du méphitisme qui régnait lors du retrait des eaux, tant que la surface de la terre resta couverte de la chair morte et putréfiée des animaux noyés. Pour échapper à ces émanations, assure Kirwan, les hommes continuèrent longtemps d'habiter les montagnes. Cette intéressante conviction, suscitée par la hantise de l'infection inscrite dans la tradition néo-hippocratique, conforte l'image répulsive du rivage ²².

Pour notre propos, il convient donc de saisir toute l'importance accordée au déluge par les savants qui écrivent durant les années charnières du XVII^e et du XVIII^e siècle. Tous situent la catastrophe au cœur de leur cosmogonie, tous raisonnent dans le cadre d'une temporalité restreinte et confondent, en des épisodes simultanés, l'histoire de l'homme et celle de la terre. On comprend que l'océan, relique menaçante du déluge, ait pu inspirer de l'horreur, tout comme la montagne ²³, autre trace chaotique de la catastrophe, « pudenda de la Nature » ²⁴, déplaisante et agressive venue poussée à la surface des nouveaux continents. Cette lecture répulsive s'accorde à la certitude d'un monde en déclin. Quelle que soit leur ardeur au travail, jamais les hommes ne sauront recréer cette terre antédiluvienne, à la surface de laquelle restaient inscrites les traces lisibles du paradis terrestre.

L'agitation permanente des eaux de la mer suggère l'éventualité d'un nouveau déluge ²⁵; elle participe de cette menace vague qui pèse sur les asiles du bonheur. Certes, à ce propos s'impose la prudence. La lecture de l'*Apocalypse* ancre la certitude que la « conflagration » finale ne viendra pas de l'eau, vestige du passé chaotique et diluvial, mais du feu envoyé par Dieu. L'embrasement universel assurera la victoire de l'élément purificateur ²⁶. A l'avènement du Christ, la mer aura disparu.

Cependant, la colère de l'océan pourra trouver son rôle au début de la série des cataclysmes. Parmi les quinze signes annonciateurs de l'« advent de Notre Seigneur », les *artes moriendi*, largement diffusés à partir du XV^e siècle, accordaient à l'eau un rôle dévastateur ²⁷. La mer submergera les montagnes, avant de s'engouffrer dans les abîmes de la terre; les poissons et les monstres de l'océan apparaîtront à la

surface en poussant moult cris; les eaux hurleront au feu venant du ciel.

Cette cosmologie sacrée, évoquée ici à trop grands traits, impose de la mer et des créatures qui l'habitent certains schèmes d'appréciation et leur confère une prégnante valeur symbolique. Par la figure du Léviathan, « le monstre qui est dans la mer »²⁸, la Bible a consacré le caractère tératologique du poisson. Celui-ci découle d'ailleurs logiquement du récit de la Création. C'est de la mer que surgit le dragon que vient pourfendre l'archange saint Michel²⁹. Les périples des moines irlandais du Moyen Age, notamment celui de saint Brandan³⁰ sont venus conforter cette interprétation. Selon le récit de Benedeit, il fallut toute la sainteté du héros pour apaiser les horribles bêtes montées des profondeurs de l'abîme. Beowulf doit plonger dans le loch ténébreux pour tuer la femelle innommée qui a engendré le monstre Grendel; autre légende qui témoigne de la terreur inspirée par les créatures marines apparues sur les bords de l'océan septentrional. Au XVI^e siècle, l'évêque suédois Olaus Magnus accorde un grand crédit aux monstres de la mer. En 1751, à l'issue d'une enquête minutieuse auprès des marins, Erich Pontoppidan consacre encore un long chapitre de son *Histoire naturelle de la Norvège*³¹ à ce serpent de mer que les pêcheurs appellent le Kraken.

L'horreur du contact visqueux de ces créatures de cauchemar nées de l'eau noire³² et montées du monde chaotique des cavernes ténébreuses sollicite les poètes du XVII^e siècle. Spenser, établi en Irlande, dit comment le saint pèlerin, compagnon de Sir Guyon en route vers l'Île des Délices, a su, en touchant les flots de son bâton, calmer et obliger les bêtes menaçantes à s'en retourner dans les profondeurs de l'océan³³. Milton, en une saisissante image, fait camper et s'accoupler les monstres marins dans les palais submergés par les eaux du déluge³⁴.

L'océan, liquide repère des monstres, est un monde damné dans l'obscurité duquel s'entre-dévorent les créatures maudites. Gaston Bachelard et Gilbert Durand ont souligné la fascination éprouvée par l'enfant qui assiste, la première fois, à l'avalement du petit poisson par le gros³⁵. Ce monde cruel de l'absorption en chaîne, de l'avalement emboîté figure le domaine de Satan et des puissances infernales. Ainsi, la

tempête ne saurait être fortuite; le navigateur y voit la main du Diable, à moins qu'il ne croie l'agitation provoquée par les âmes des damnés qui hantent la zone intermédiaire de l'atmosphère³⁶. On retrouve cette image dans la culture savante: la description du premier cercle de l'Enfer de la *Divine Comédie* combine le schème antique de la répulsion à l'égard des eaux noires des fleuves infernaux au déchaînement de la tempête démoniaque. Selon Françoise Joukovsky³⁷, l'image de la mer satanique se fait plus prégnante en France à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle. Elle s'estompera par la suite, avant de devenir simple procédé destiné à renouveler les stéréotypes usés de la tempête virgilienne³⁸.

Le caractère démoniaque de la mer en colère justifie l'exorcisme³⁹. Les marins portugais et espagnols du XVI^e siècle plongent parfois des reliques dans les vagues. Ces navigateurs ont la conviction que la tempête ne s'apaise pas d'elle-même, qu'il y faut l'intervention de la Vierge ou de saint Nicolas. Très prégnante à ce propos la figure du Christ apaisant les vagues du lac de Tibériade et reprochant à ses apôtres effrayés la fragilité de leur foi⁴⁰.

L'océan chaotique, envers désordonné du monde, séjour des monstres, agité des puissances démoniaques, se dessine comme l'une des figures insistantes de la déraison; la violence imprévisible de ses tempêtes hivernales atteste sa démence. Jean Delumeau souligne combien est fréquente l'association établie entre la mer et la folie; il évoque à ce propos l'image de Tristan rejeté par les mariniers sur les côtes de Cornouaille, et la nef, instrument flottant de l'exclusion des fous, confiés à l'élément qui s'accorde à leur fantasque comportement⁴¹.

L'immensité mouvante de la mer porte en elle le malheur. Dans les pièces du Shakespeare de la jeunesse et de la maturité, tempête, bêtes féroces, comète, maladies, vices tissent un réseau d'associations, évocateur d'un monde en conflit, dominé par le désordre. L'océan hivernal gris, lugubre et froid synthétise les formes de la peur; il entretient la hantise de se voir surpris par la mort imprévisible dépourvu des derniers sacrements, loin du cercle familial; d'être, corps et âme, livré sans sépulture à ces flots infinis qui ne connaissent aucun repos⁴². Le désir de conjurer l'irruption brutale du trépas entretient, ici et là, la pratique de rites propitiatoires.

La littérature pieuse faisait depuis longtemps une grande place à la symbolique de la mer et de ses rivages; un sermon du pseudo-Ambroise et, plus sûrement encore, un long passage du *De Beata vita* de saint Augustin pourraient ici faire figure de textes fondateurs. Aux yeux des Pères de l'Église, l'immensité de l'eau figure tout à la fois le germe de la vie et le miroir de la mort⁴³; la Méditerranée, angélique et diabolique, théologique autant que géographique, a, malgré la violence de ses tempêtes, permis les voyages missionnaires de Paul, facilité la diffusion de la Parole divine et l'établissement de la diaspora chrétienne. La vie, perçue comme une traversée, un itinéraire parsemé d'écueils, se déroule au milieu d'un monde instable comme la mer, domaine de la vanité et de l'impalpable, au sein duquel les êtres chers et les choses sont roulés dans un espace mouvant sans « enveloppe pétrifiée »⁴⁴. L'évocation de cette « mer très amère »⁴⁵ se fait stéréotype dans la poésie française durant les trente dernières années du XVII^e siècle. C'est par ce biais que les poètes, souvent des huguenots, friands d'hyperboles et d'images violentes, découvrent l'océan, presque totalement absent des paysages riants de la Renaissance. Le sieur de Valagre perçoit le monde comme un édifice construit « sur les flots de la mer » et qui s'y abîme, comme un « océan d'envies, d'appétits, de jalousies, de desseins et de projets ». Siméon de la Roque y voit une « Mer bouillante et profonde / Qui n'a ni rive ni repos ». Le monde se modèle aussi sur l'image du maelström, du gouffre en spirale, qui fascinait naguère Léonard⁴⁶, et dans les profondeurs duquel l'âme risque d'être aspirée.

La peinture de marine flamande puis hollandaise se construit sur cette symbolique⁴⁷; les vagues y figurent la fragilité de la vie et la précarité des institutions humaines, elles attestent la nécessité de la foi en Dieu. La peinture romaine du XVII^e siècle, notamment celle du Lorrain, s'ouvrira elle aussi largement à la symbolique religieuse de la mer⁴⁸.

L'Église revêt la figure du bateau, le Saint-Esprit celle du gouvernail qui conduit au havre éternel, objet du désir du chrétien; alors que le péché fait dériver, loin de la route du salut⁴⁹.

Il arrive aussi que la mer soit interprétée comme un

symbole du purgatoire ⁵⁰, à l'image de la traversée qui peut être, pour le pécheur assailli par la tempête punitive, l'occasion de la repentance et du retour dans le droit chemin. On voit poindre ici la figure de la mer rédemptrice, génératrice de la piété du marin. Pour l'auteur vieillissant de *Périclès*, du *Conte d'hiver* et de *La Tempête*, les êtres passionnés, jusqu'alors livrés aux désordres du monde, vivent au cours du voyage en mer et du naufrage une véritable crise morale. C'est au travers de la catastrophe ou de la perte apparente et de la séparation que les héros retrouvent leurs sens et que redevient possible le monde fait de musique et d'harmonie entre les êtres ⁵¹; mais cela nous fait dériver loin des images négatives, nous y reviendrons.

Les rivages de la mer et les populations qui les habitent participent de toutes les images répulsives précédemment évoquées. La ligne du contact des éléments constitutifs du monde est aussi celle de leur affrontement et de leur folie; c'est là que le précaire équilibre qui s'établit entre eux risque de se défaire; c'est d'abord sur ce *limes* que s'accomplira la submersion, que débutera la chaîne des cataclysmes. C'est sur ce bord mieux qu'en tout autre lieu que le chrétien peut venir contempler les traces du déluge, méditer sur l'antique punition, éprouver les signes de la colère divine. Seul le port, théâtre du désir, de la nostalgie et de la liesse collective, échappe à ce schème répulsif.

Les sables brûlants du désert et de la plage dessinent, avec le marais et la montagne acérée, l'une des figures de la géhenne; ils tapissent le troisième cercle de *l'Enfer* de Dante; et il conviendrait de réfléchir à ce que pouvait suggérer aux hommes de ce temps le spectacle de l'éstran, l'« horrible » désolation du fond de la mer mis à nu par le reflux.

B – *L'antique codification des colères de la mer.*

La lecture des textes anciens, réinterprétés par les humanistes, la quête et la contemplation de l'art antique imposent d'autres images de la mer et de ses rivages, qui viennent se combiner à celles qui dérivent de la tradition judéo-chrétienne ⁵².

*Achevé d'imprimer en février 2010
sur les presses de l'imprimerie Maury-Imprimeur
45330 Malesherbes*

N° d'édition : N.01EHQN000237.N001
Dépôt légal : mars 2010
N° d'impression : 10/02/153153

Imprimé en France

Extrait de la publication